

PRÉFACE

*Robert Sabatier,
astronome du merveilleux*

Ce qu'il y a de commun entre la montagne et Robert Sabatier, ce n'est pas tant la masse ou l'altitude, c'est que l'une et l'autre possèdent deux versants. Pour la montagne, il s'agit de l'ubac et de l'adret, le côté ombre et le côté soleil, pour Sabatier, tout simplement de la prose, de la prose romanesque, et d'autre part de la poésie, de préférence en vers. Avec cette différence toutefois, c'est que chez Robert Sabatier il y a souvent interférence ou mélange. Il y a du soleil dans l'ombre et de l'ombre dans le soleil. C'est que l'auteur n'est pas tout d'une pièce, taillé dans un monolithe immuable. Tout au contraire, il connaît la subtilité des métissages, des tissages et des mixages. Tout en respectant la nature de chaque genre, il sait leur trouver des accords et des points de rencontre. S'il nous a prouvé qu'il a le don rare d'écrire un roman en vers, un roman ou disons une fresque, un essai philosophique, ce qui est encore plus risqué et audacieux, je veux parler bien sûr de son *Diogène*, ses romans ne sont jamais des romans de prose poétique, mais de véritables romans de conteur inspiré, ce qui fait leur succès et leur résonance durables.

Ce n'est pas le romancier que je veux aborder aujourd'hui, au seuil d'un volume qui réunit son œuvre

poétique complète, mais justement, en premier lieu, le poète, moins médiatisé sans doute, plus discret, mais qui n'en a pas moins échafaudé depuis *Les Fêtes solaires*, en 1955, un édifice de poésie dont on peut mesurer aujourd'hui la qualité et la solidité.

Il n'a pas pris une lézarde, cet édifice, et, à l'instar des pyramides d'Égypte, il nous fascine et nous intrigue toujours. On se demande de quel miracle il tient sa résistance au temps et à l'usure de tout écrit, et quel mystère il continue d'abriter, comme la supposée chambre inexploree de Chéops.

En vérité, son secret n'est peut-être rien d'autre que d'avoir préservé en lui, comme dans un réservoir ou un noyau cellulaire, le rayonnement de l'enfance. Il y a chez Sabatier une intelligence de l'enfance qui n'est pas l'intelligence calculatrice, l'intelligence raisonneuse, mais l'intelligence de la source. On peut trouver à cette source un air naïf, malicieux, fantaisiste dans ses sinuosités et son parcours. Mais elle est d'abord limpide et c'est cette limpidité qui fait son prix, comme une perpétuelle fraîcheur où s'attise le désir de se désaltérer, dans un monde où les mots, pareils à certaines eaux, ne sont pas toujours potables.

Il existe une chanson fameuse de Francis Lemarque dont on connaît au moins le titre, et qui nous fredonne : « Un gamin d'Paris, c'est tout un poème ». Robert Sabatier est à proprement parler ce gamin-là, que son cycle romanesque a prénommé Olivier. Olivier comme un arbre noueux, vigoureux, fertile, qui aurait poussé non pas sous le ciel bleu de la Provence mais sur le gris du pavé parisien. Sabatier nous dit dans *Les Fêtes solaires* :

*Était-ce moi qui vivais dans ces roses
Que tu cueillais tel l'enfant que j'étais ?*

Cet enfant-là ne disparaîtra plus et le poète en gardera la lancinante nostalgie. « J'ai transformé mon enfance en soleil », nous dira-t-il plus tard, prouvant alors que cette

persistance n'est pas seulement rétinienne mais véritablement psychologique et donc existentielle.

Ce qu'il y a de particulier dans la poésie de Robert Sabatier, c'est qu'à la fois elle conte et elle chante. Elle conte comme elle respire le réel devenu légende, la légende qui devient réalité par la grâce du langage. Et si elle chante, ce n'est pas pour nous bercer ou nous verser dans l'artifice d'un rêve, c'est parce que ce chant possède l'art d'enchanter, enchanter comme on enfante, comme on invente un univers plus vrai que nature, parce que celui que l'on porte en soi contient une vérité pour les autres et pour tous.

Afin de conter et de chanter en même temps, Robert Sabatier s'est approprié un instrument prosodique, le décasyllabe, ou vers de dix pieds, qu'il a repris, tout frémissant, du Moyen Âge, de Jehan Bodel, de Conon de Béthune, du sire de Coucy ou de Gace Brûlé au XIII^e siècle, laquelle gente dame psalmodiait : « De bone amor et de loial amie / Me vient souvent pitiez et remembrance / Si que jamais a nul jor de ma vie / N'oublierai son vis ne sa semblance. » Mais la véritable filiation de Robert Sabatier dans l'histoire de la poésie française se situe sans conteste au XVI^e siècle, où le décasyllabe devient le vers majeur, notamment chez Clément Marot et surtout chez Maurice Scève dont la *Délie* est un sublime roman en vers qui fonctionne et marche entièrement sur le mètre de dix pieds, sa mesure narratrice et musicale. Écoutons-le, brièvement :

*Cette beauté qui embellit le monde
Quand naquit celle en qui mourant je vis*

Le ton de Sabatier n'est-il pas déjà inscrit, de pied en cap, dans cette scansion, mais sans la rime, bien sûr, ce « bijou d'un sou » auquel il a le plus souvent renoncé ? Encore qu'il y ait dans *Les Fêtes solaires* des brassées d'alexandrins, le poète a abandonné ce mètre étalon traditionnel au profit du fluide décasyllabe. On peut estimer

que celui-ci risque d'engendrer la monotonie et l'ennui : le tout est de savoir le moduler avec la science qu'y apporte Robert Sabatier, notamment par la virtuosité des enjambements.

Cet attachement depuis un demi-siècle au vers que cisela la Renaissance ne dénote-t-il pas, pourrait-on se demander, un refus chez le poète de la modernité acquise depuis Rimbaud ? Je répondrai par un non catégorique à cette question, car pour moi la modernité ne consiste pas uniquement comme certains le prétendent dans le nihilisme poétique qui assigne la désarticulation du langage et du vers, mais au contraire dans l'articulation du vers ou de la séquence prosodique à une pensée et à une vision, sans lesquelles les poèmes ne sont le plus souvent que des jeux de massacre – des massacres qui ont parfois été nécessaires pour abattre les mascarades et les mannequins du conformisme – ou des jeux ludiques qui, plaisants en apparence, peuvent s'avérer insignifiants.

La structure prosodique chez Sabatier, il est loisible de l'aimer ou de la rejeter, mais il serait arbitraire de la considérer comme le seul attribut de la modernité. De cette modernité, je vois le critère, pour ma part, dans la continuité d'un art magique de la parole chez celui qui se désigne comme « le faiseur d'arbre et le jeteur d'oiseaux ». L'arbre et l'enfant ne cessent de surgir et d'habiter les poèmes. Olivier et les oliviers : « L'enfant, l'enfant, séparé des images » qui nous rappelle Baudelaire et « l'enfant amoureux de cartes et d'estampes ». Robert Sabatier est un oiseleur de mots, qui apprivoise ce qu'il y a de plus mystérieux dans le langage, peut-être son état sauvage, extirpé du primitivisme et désormais magnifié.

Robert Sabatier n'est pas uniquement un lointain descendant de Maurice Scève, mais aussi un proche parent de Jules Supervielle. Il y a des accents génériques, des accents qui éveillent des échos chez l'auteur du *Forçat innocent* et des *Amis inconnus*, par exemple, pour aller vite : « C'était bien la nuit convertie en femme / Tremblante au soleil comme une perdrix. » Or, Robert Sabatier

a-t-il jamais cessé de nous conter, comme Supervielle, *la Fable du monde* ? Chez le poète des *Fêtes solaires*, d'*Icare* et des *Châteaux de millions d'années*, le monde est le lieu d'un apprentissage perpétuel, le lieu des pires cruautés et des plus surprenantes métamorphoses, le lieu des révélations que le poète se doit de discerner et de capter. Il y faut une part d'optimisme, ou plus exactement de foi en l'homme qui nous rend plus chère la générosité de cœur de Robert Sabatier, lequel ne s'exerce pas à des enchantements gratuits ou à des résurgences de fantômes abscons. Il en appelle à l'homme d'aujourd'hui en moraliste qui n'a pas besoin de recourir à la rhétorique de l'espérance pour lui conférer force de loi : « Peuple de ce temps dur il te faut réapprendre / La langue du soleil ».

C'est la langue que depuis ses débuts le poète Sabatier nous parle, sans céder pour autant un arpent du terrain de la lucidité qui est le sentier privilégié de sa démarche dans cet immense et obscur domaine qu'il lui appartient de défricher : « Je suis aveugle et rêve que je vois », nous dit celui qui poursuit sa quête sans désespérer. Quel est donc le code de cette quête ? Le livre *Lecture* nous le propose :

*Je n'écris pas, je traduis les récits
d'un autre monde. Il faut pour les entendre
se tenir droit de la tête et du corps.*

*Ma voix d'été chante l'imaginaire
L'inconnu parle et ma plume frissonne
sous la caresse adorable des mots...*

La passion des mots, la passion d'un langage essentiel, génère ainsi cette approche sensuelle des choses humaines et des choses de la nature où « Il faut être soleil pour habiter ces arbres ». Habiter l'arbre, c'est habiter le « corps végétal » et par conséquent, habiter la Terre en poète. La sensualité lyrique de Sabatier est celle d'un homme qui a la vertu de hisser le quotidien à la hauteur d'un « chant

planétaire » d'une dimension cosmique constamment présente, jusque dans les transformations et les reconstructions de l'être. C'est que le poète assiste, moins en spectateur qu'en acteur, à son identification avec l'autre, ou, si l'on veut, à ses dédoublements. Du *je est un autre* de Rimbaud, il passe à une sorte de dramatisation shakespearienne, « Tel un acteur oubliant tous ses rôles » qu'il prolonge par cette formule sidérante : « J'ai voyagé dans le rêve d'un autre. » La fable révélatrice s'accomplit dans l'identification somnambule et nomade qui est une manière de soi-même se trouver dans la nudité, de s'inventer à chaque pas, à chaque souffle, persuadé que « la vérité s'invente ».

La pratique de Robert Sabatier est celle des vases communicants ; en l'occurrence ils ont peu de chose à voir avec la méthode surréaliste, mais ils supposent une communication généralisée entre le rêve et la réalité, entre soi-même et l'univers par le truchement des mots « Je me traduis dans un autre langage », affirme l'un de ses plus beaux livres, *Écriture*, en 1993. Encore faut-il que ce langage soit à tout un chacun déchiffrable, et c'est le cas avec Sabatier qui se traduit et parfois se trahit – on se trahit toujours un peu par l'écriture – dans le plus lumineux des langages de poésie. Comme s'il était né en effet « dans chacun de ses mots ». Le poète ne se complait certes pas dans le luxe, le calme et la volupté d'une pensée sereine. Il n'est pas de ceux qui ignorent, au profit des mirages, l'aliénation des humains dans les conditions de leur vie. Il l'énonce très simplement :

*Prisonnier l'homme, prisonnier
qui se croit libre et lèche sa prison.*

Robert Sabatier, poète du rêve et du feu, se souvient de Bachelard et lui rend hommage. C'est aussi, depuis ses débuts, un moraliste dont la vision et la pensée fondatrice ont trouvé leur parfait accomplissement dans le prodigieux livre de *Diogène*, près de cinq cents pages d'humour,

de férocité, de drôlerie, de cynisme, un cynisme à la manière du philosophe grec évidemment, c'est-à-dire sous le signe du scepticisme, de la rébellion intellectuelle, de l'irrévérence à l'égard des tabous. C'est le livre d'un révolté qui est un sage. Un ouvrage à nul autre comparable dans la poésie française, à la fois somme de réflexion et autobiographie souriante, allègre, sans échappatoire, un résumé de l'œuvre de Sabatier par Diogène lui-même qui semble interpeller son lointain disciple :

*Fais-lui ce don des mots que tu connais
Son univers aussitôt grandira.
Il saisira toute diversité.
Il sera lui, tirera du néant
son existence et son identité
car la parole est l'essence du monde
et de celui qui en reçut l'offrande.*

Robert Sabatier nous a donné sous une forme encyclopédique une *Histoire de la poésie française* qui demeure une référence, bien que la poésie ne cesse de bouger, de muer avec le temps, de proposer de nouveaux repères. Dans cette histoire, où il ne figure qu'en tant qu'exégète, Robert Sabatier a néanmoins pris sa place en tant que poète, un poète sans équivalent, dompteur de mythes, métaphysicien de charme, investigateur de l'inconnu, astronome du merveilleux, et qui sait être partout même s'il n'est nulle part sous l'étiquette des bienséances.

*Si mon ici est l'ailleurs de l'ailleurs
que cet ailleurs d'un autre me projette
dans son vertige et me ramène à moi.
Si je me trouve où je ne peux pas être
si je me perds en ne me perdant pas
que mon retour précède mon départ !*

Charles DOBZYNSKI